

VICTOIRE DE CHANGY

L'île longue

« Voilà l'Iran. Qui ouvre
ou qui ferme.
Qui tend ou qui prend. »

autrement

Seule, une jeune femme prend l'avion pour Téhéran. Du dédale des rues aux marchés fourmillants, elle plonge dans la vie iranienne et se lie à Tala, qui vient de perdre sa mère dont elle ignore le passé. Quel secret cette femme gardait-elle enfoui ? Leur quête les mène, avec la petite Bijan, jusqu'aux rivages de Qeshm, « l'île longue » au sable noir et d'argent. C'est là, entre mer et désert, que se révèle à elles le prix de la liberté.

À travers son écriture envoûtante, Victoire de Changy démêle les fils d'une histoire intime et politique et confirme son talent d'auteure.

Victoire de Changy, née en 1988, travaille dans le milieu de la culture et de la poésie à Bruxelles. Son premier roman *Une dose de douleur nécessaire*, salué par la critique, a été finaliste en 2017 du prestigieux prix Rossel, équivalent belge du prix Goncourt.

- ROMAN -

autrement

www.autrement.com

Conception graphique : Raphaëlle Faguer

Illustration : ©Azat 1976/Shutterstock

L'île longue

DU MÊME AUTEUR

Une dose de douleur nécessaire

Autrement, 2017

J'ai Lu, 2019

Victoire de Changy

L'île longue

Éditions Autrement **Littérature**

Ce roman a bénéficié d'une bourse
de la fédération Wallonie-Bruxelles.
Merci à l'Atelier des Écritures contemporaines
de laambre.

© Éditions Autrement, 2019.
ISBN : 978-2-7467-5231-3

*à la mémoire de Sima
à la liberté d'Azénor Alma Azadeh*

*Tant que sa voix existe.
Le surgissement partiel et cruel
d'une personne qui n'est plus.
De sa vie restera une onde.*

Ryoko SEKIGUCHI, *La Voix sombre*

En boucle il y a la voix veloutée de la mère qui répète ce message insignifiant. Sa voix qui joue l'enjouée et qui demande de passer chercher du pain en ville. Qui demande du pain et qui dit s'il te plaît et puis on perçoit d'un peu loin la même voix ôtée du velours, grinçante et gémissante. Une voix qui oublie de raccrocher et qu'on peut entendre encore. Cette même voix dit *dard daram*, qui veut dire j'ai mal. *Dard daram* très proche, un seul son. *Dardaram*, j'aimai. *Dardaram* demeure dans la tête au-delà du langage, en français on croirait entendre les sons siamois des mots *dare-dare* et *tam-tam*. Il dit ce qu'il veut dire, il y a des sons comme ça, rythmés comme les doigts experts qui se démultiplient sur le *daf*, un tambourin perse qui se tient à la main. *Dardaram*. Puis la mère réalise et

raccroche le combiné un peu vite, un peu raidement. Clac !

Ce message ça fait soixante-six fois que Tala l'écoute, à genoux nus sur le tapis épais de sa chambre, l'oreille collée au répondeur comme à un coquillage pour y entendre la mer. L'oreille collée au répondeur pour y entendre sa mère. La voix veloutée de sa mère, qui a disparu en tête de cordée avec la maladie. La mort de la voix de sa mère, largement devant celle de ses gestes et loin devant celle de ses yeux.

Tala appuie sur *play* et puis encore sur *play*, la petite lampe rouge reste allumée. Ça lui fait du bien de prolonger la voix de sa mère, elle peut l'étirer. Comme ça, il y a du mouvement. Elle y trouve quelque chose d'encore vivant, de déjà vivant, encore déjà en relief, en quelques dimensions, à l'inverse des photos qui restent plates et, lui semble-t-il, se trouvent toutes seules avec le temps.

Mais *dardaram* ajoute toujours la voix.

À la première écoute Tala ne l'avait pas entendu, elle avait raccroché à la fin de la requête de sa mère, la voix de sa mère avait gravi dans les aigus comme les voix le font

quand elles veulent conclure une phrase, embrasser ou dire au revoir.

Alors Tala avait raccroché et était partie chercher le pain.

Elle l'avait acheté dans la rue au marchand qui les empilait sur son étal sans se brûler les doigts, alors qu'encore dans la pleine canicule de Shiraz, les pains fumaient, qu'ils devaient bien faire quatre-vingts degrés. Tala avait choisi un *barbari*, celui qui est plat et parsemé de graines de sésame, celui que sa mère aime manger à toute heure avec du fromage rigide et blanc, des morceaux de tomate ou de la confiture de rose. Elle était rentrée avec le pain coincé sous l'aisselle et dans la cuisine les jumeaux étaient déjà installés à table, affamés, les couverts dressés dents vers le haut dans leurs poings fermés. La mère, elle, s'affairait aux fourneaux. Elle masquait les échos des crampes sur son visage en restant le plus souvent comme ça, debout, droite et occupée, de dos. Quand elle se retournait avec dans les bras le poêlon de riz, toujours elle souriait et toujours elle demandait comment c'était, alors, aujourd'hui.

L'ILE LONGUE

Mais *dardaram* conclut encore la voix du message et Tala ne peut plus.

Alors dans un geste qui lui semble distinct d'elle-même, mécanique et automatique, Tala se regarde arracher le répondeur d'un coup sec ; elle voit un morceau de la prise qui se détache dans le mouvement et aussi de la peinture qui s'émiette et volette un instant dans l'air, puis elle largue le répondeur contre le mur avec une force qu'elle ne se connaît pas, tant et si bien qu'il explose, le répondeur, littéralement. Des paillettes noires et d'argent qui descendent au ralenti et dans les paillettes noires et d'argent, la voix de sa mère, la voix vive de sa mère qui, elle s'en rend compte trop tard, vient de se taire pour de bon.

Imagine-toi drone ou satellite : tu flottes à deux dizaines de mètres du sol. Le vent tiède fait claquer, comme une voile trouée de rafiote, tes cheveux sur ta joue droite. De là-haut, tu vois tout. Il y a le Dasht-e Kavir au nord et le Dasht-e Lut au sud. Des lacs salés bordent l'oasis où s'est bâtie la ville d'argile. Ton regard, avant d'aller s'insinuer dans les ruelles jaunes, s'attarde sur le toit d'un hôtel, ou plus précisément sur les manches retroussées, sur les épaules et les jambes nues couleur terre battue de cette fille-là installée sur ce toit. Elle s'accorde au décor et dénote à la fois. Cette fille-là, c'est moi.

Je suis assise à terre, mon voile noir – privilège, sacrilège – me sert de siège. Souffle court et climat de désert, sec et clair. Vus

L'ILE LONGUE

d'ici : linge pendu à des cordes et paysages monochromatiques, *badgir* et minarets, toits identiques. À l'oreille, sporadiquement, chant du *muezzin*, vibrations satisfaites du chat roux et, toutes les deux heures environ, visite, rictus muets et murmures du garçon d'une dizaine d'années, déjà domestique hôtelier. Il m'apporte des pistaches sur un plateau, des dattes, du café et de l'eau. Je décline gentiment, je fais non de la tête. Ni lui ni moi n'échangeons un seul mot. Il a des questions plein la bouche, ça se voit à ses joues, étirées de l'intérieur comme à contenir des provisions de rongeur.

J'ai assez assimilé, suffisamment ingéré pour l'heure : je décide de passer la journée là, dévêtue voilà, à bouquiner sur mon toit. Quand je ne lis pas je laisse distraitement faire le livre, qui négocie ses pages avec le vent. Ensemble ils décident de la page et du moment du récit – même si déjà lu – que je reprends.

Une vingtaine de jours déjà que j'arpente villes et villages couverte de la tête aux pieds. Je sais bien, abritée à l'air libre sur mon toit,

ce qui se trame en bas. Je sais les mobylettes qui bousculent les silhouettes. Je sais la valse lente des drapeaux noirs de l'*ashoora*. Je sais les gens qui conduisent en n'allant nulle part, pour passer le temps. Je sais les très vieilles femmes qui, pour garder en place le tchador et les paumes appuyées sur les béquilles, tiennent le tissu fermé avec leurs dents.

Je sais les hommes qui osent se donner la main. Qui, au nom de l'imam assassiné, se tambourinent la poitrine, referment ces mêmes mains en poings. Je sais que l'homme du bazar claquera la langue comme un serpent pour qu'une fille, comme moi la veille, ferme les boutons de son col jusqu'au menton. Je sais que cet autre qui empile ses pains dans la rue en tendra spontanément un à la fille qui, comme moi la veille, s'arrêtera intriguée par la procédure. Voilà l'Iran. Qui ouvre ou qui ferme. Qui tend ou qui prend.

Je pense à Tala, qui doit être installée dans l'unique pièce de la maison, celle où tout se joue, à nourrir sa fille. Tala qui m'a invitée à venir m'asseoir à ses côtés, ce soir de cérémonie où, au milieu des femmes

L'ILE LONGUE

couvertes de taffetas noir, avec mon manteau beige et mes pas hésitants, j'ai été repérée au premier regard, intrigante et estampillée *autre*. Tu es ma première amie d'un autre pays, elle m'a dit dans un anglais approximatif, en appuyant à m'en faire mal la pointe de son stylo sur le dos de ma main droite, en gravant son numéro sur ma peau ; tu dois savoir les choses, toi, ne m'oublie pas. Tout ce que tu me diras de faire, je ferai. Dans ton pays, est-ce qu'on a le droit d'être tous les jours avec la personne qu'on aime ? elle m'a demandé. J'ai hoché la tête pour dire oui mais froncé les sourcils, pas vraiment certaine que les choses soient aussi simples, dans mon pays.

3

Tala a vingt ans, mais Tala en a cent. Elle les a toujours eus.

C'est comme ça quand on est l'aînée d'une imposante fratrie, aux parents pas bien riches mariés trop jeunes et las trop tôt. C'est comme ça quand on est l'aînée d'une imposante fratrie aux parents pas bien riches mariés trop jeunes et las trop tôt dans un pays qui a fait sa révolution sans être fichu d'attendre que l'on soit née. Et où la liberté reste un concept formellement abstrait, comme ailleurs. Comme ailleurs, mais en Iran c'est autre chose. C'est explicite, c'est formulé et articulé, on vous le fait comprendre à voix haute :

vous
n'êtes
pas
libre.

Sous son voile, les cheveux de Tala traduisent son humeur. En conséquence de quoi dans son pays, dans les rues, le plein air de son pays, on ne sait jamais quoi penser de Tala, ni par quel bout la prendre. À l'intérieur de sa maison, Tala a loisir de laisser ses cheveux témoigner. Ses cheveux noirs tantôt bouclent et ondulent comme des anguilles, bordent son visage, parfois du côté droit davantage que du côté gauche, ce qui lui donne un drôle d'air, farouche et singulier, comme elle est absolument. Tantôt les cheveux de Tala tombent raides sur ses omoplates, qu'elle a particulièrement saillantes, alors les cheveux forment une vague sur son dos, noire et déferlante, ce qui lui donne un drôle d'air, sérieux mais guerrier, comme elle est absolument. Il arrive même qu'il y ait lutte ouverte entre les différentes mèches et qu'aucune d'elles ne consente à se ranger. Alors Tala se retrouve avec les cheveux, dans le même temps, tout à la fois rigides et frisottants.

Qui, des cheveux de Tala ou de Tala elle-même, statue sur l'humeur de l'autre ? Tala attend-elle de se voir dans le miroir ou de jauger la disposition de ses cheveux pour